

spirituelles esquisses, comme *le Mari et l'Amant*, de M. Vial, *les trois Chapeaux*, de M. de Longpré, *les Deux Anglais*, de M. Merville, font leur tour de France aux applaudissements du public. D'anciens ouvrages, tels que *les Étourdis*, d'Andrieux, *le Roman d'une heure*, d'Hoffmann, *les Héritiers*, de Duval, jouissent en province d'un succès intarissable et toujours nouveau. La forte et ingénieuse leçon du *Jeune Mari* a été jugée partout, comme à Paris, saisissante de vérité, de naturel et de comique. Et pourtant la province ne confirme pas toujours les succès et les gloires de la capitale. Tel drame à émotions fortes, à grandes catastrophes, à combinaisons multipliées, après avoir bruyamment franchi les barrières, précédé de toutes les fanfares de la renommée, et de l'éclat d'une vogue triomphale, obtenue dans le centre du goût, est accueilli en province comme un député ministériel, et vient succomber lourdement sous les clefs forées de Rouen ou de Marseille; tandis que tel ouvrage, fondé sur l'observation des mœurs et l'étude du cœur humain, *la Mère et la Fille*, par exemple, après n'avoir obtenu à Paris qu'un succès d'estime, sera la pièce en vogue dans plus d'un chef-lieu de département. Nouvel exemple de la diversité du jugement des hommes, et de l'instabilité des choses humaines.

La tragédie ne fait en province que de rares

apparitions, et à de longs intervalles. Ce sont des artistes de passage qui voyagent avec la toge et le poignard; des élèves du conservatoire qui viennent essayer sur le public d'Elbeuf ou de Limoges la sûreté de leur mémoire et l'énergie de leurs poumons; des acteurs du Théâtre-Français qui, pour n'en pas perdre l'habitude, jouent l'ancien répertoire en province. C'est Oreste, Hamlet, Néron, Sylla, Régulus, Louis XI, qui arrivent par la diligence et repartent par le bateau à vapeur. C'est Hermione et Marie Stuart en chaise de poste. Mais qu'il se trouve par hasard dans la ville un polichinelle ou un éléphant, Oreste criera dans la solitude, et Marie Stuart fera dans le désert ses adieux à la nature : c'est comme à Paris.

On voit que les théâtres de province, à peu de chose près, et sauf les différences qu'établit le talent des acteurs, sont l'image des théâtres de la capitale. L'opéra-comique y prospère, quand il existe; le vaudeville y obtient la vogue; la comédie de genre y plaît; et le *drame moderne* y chancèle, quand il n'a pas pour appui le talent de Bocage ou de Frédérick, ces deux atlas du drame à la mode.

Mais vous trouvez peut-être que je suis bien loin de mon titre, et des agences dramatiques; je me hâte de vous y ramener.

Suivez-moi dans cette rue brillante et populeuse, qui unit le Palais-Royal à la Bourse, ces deux grands centres parisiens; rue toujours animée, où se pressent la citadine et le landaw, la calèche du pair de France et le cabriolet de l'agent de change. Tâchez de ne pas vous perdre à travers le dédale des équipages en station et des flaneurs collés aux vitres des marchandes de modes; tâchez d'échapper aux marchands de papier Weynen, de cannes en tubes métalliques, de canifs à trente-huit lames, et aux crieurs de l'*Espion des Jeux* et de la *Gazette de Vénus*. Entrez avec moi dans cette maison d'assez belle apparence; franchissez cette porte cochère où vous ne pourrez vous défendre de jeter en passant un regard de côté, car un miroitier y étale les produits de son industrie; et que nous ayons reçu de la nature la grâce d'Adonis, ou la tournure de Mayeux, cette création des temps modernes, un sentiment instinctif nous portera toujours à saluer notre chère personne d'un regard de complaisance. La glace nous attire comme un aimant; et l'homme le moins infatué de sa figure ne passera jamais devant un miroir, sans être tenté de jeter un coup d'œil furtif sur la reproduction de son image.

Montez un étage : vous voilà au milieu de la comptabilité dramatique. C'est là que les applau-

dissements s'escomptent en numéraire, l'esprit en billets de banque, le talent en pièces de cinq francs.

C'est là que l'auteur du drame en vogue vient de sa main d'homme mettre dans son gousset d'homme, ou serrer contre sa poitrine d'homme, le vil métal, fruit de ses sublimes labeurs.

C'est là que se traduisent en écus, *Antony*, et *la Femme à deux maris*; les *deux Gendres*, et le *Tyran peu délicat*; les lazzis de Bouffé, et les sentences de M. Marty; les duos de *Robert-le-Diable*, et les coups de fusil du Cirque-Olympique; la fougue heureuse de Frédérick, et les accents de Martin; les beaux élans de madame Dorval, et les espiègleries de la spirituelle Déjazet; les bouffonneries d'Odry, et les balancements de Taglioni la Sylphide. C'est là que se résumant en francs et centimes mademoiselle Mars et Vernet; M. Victor Ducange et M. Scribe; mademoiselle Despréaux et madame Vautrin; Ligier et Léontine Fay; mademoiselle Noblet la tragédienne et mademoiselle Noblet la danseuse; Adolphe Nourrit et madame Albert; madame Casimir et mademoiselle Georges; Arnal et madame Cinti-Damoreau. C'est là que se matérialise et se réduit en lingots ce vaste univers dramatique qui renferme tant d'intérêts grands et petits, tant d'agitations et d'intrigues, tant

d'hommes et de choses, depuis le grand Opéra jusqu'aux Funambules exclusivement, depuis le théâtre de M. Comte jusqu'à la scène où chante Rubini, depuis l'auteur de *Louis XI*, et des *Comédiens*, jusqu'à *l'homme de lettres* qui vint lire un jour à l'un des comités de lecture de Paris un ouvrage commençant par ces mots : *Le théâtre représente une chambre où il y a des punaises*.

C'est là que tous les mois, du 8 au 10, presque tous les auteurs de la capitale, vaudevillistes et dramaturges, poètes tragiques et comiques, compositeurs, faiseurs de *libretti*, viennent se donner le plaisir d'évaluer à un denier près, leur esprit et leur imagination, et d'emporter le résultat, plus ou moins pesant, de leurs facultés pensantes et créatrices.

A cette foule de notabilités dramatiques et d'*industriels* littéraires, se mêlent aussi quelques honnêtes capitalistes qui auront aidé de leur caisse un auteur gêné dans ses affaires, et se rembourseront mensuellement sur les produits de sa verve laborieuse; ou quelques spéculateurs aventureux, pour qui tout est matière d'agiot, un vaudeville comme la rente de Naples, un drame comme l'emprunt romain, et qui auront acquis par marché aléatoire, une portion dans les revenus de tel auteur, dans les produits de tel ouvrage.

Voyez, par exemple, ce gros monsieur, à la figure épanouie, à l'air franc et ouvert, qui vient de terminer ses comptes, de donner sa signature, et qui sort un sac d'argent à la main. Vous croyez sans doute que c'est quelque gai successeur de Panard et de Désaugiers, le soutien de quelque théâtre chantant, le géant du couplet de facture. Détrompez-vous : ce gros monsieur, c'est M. Barba.

— M. Barba ! me direz-vous en faisant un bond ; M. Barba, auteur ! Pour qui me prenez-vous ? Je sais que M. Barba est l'éditeur de *la Cuisinière bourgeoise*, des romans de Pigault-Lebrun, du *Cuisinier royal*, des mélodrames de M. Pixérécourt, et de douze à quinze cents pièces de théâtre. Mais M. Barba, auteur ! Vous voulez rire !

— En effet, M. Barba n'est pas auteur ; ce qui ne l'empêche pas de venir tous les mois toucher une somme assez ronde chez l'agent dramatique ; et voici comment :

Un vaudeville, un mélodrame a-t-il réussi sur l'un de nos théâtres, M. Barba offre du manuscrit trois, quatre, cinq cents francs, selon le succès.

— Jusque là, me direz-vous, rien de mieux. Il fait son métier de libraire. Seulement il offre peu.

— Oui, mais un instant. Voici venir le spé-

culateur. M. Barba, vous dis-je, offre trois, quatre ou cinq cents francs du manuscrit, somme que vous trouvez fort modique; mais il l'offre à condition que vous lui céderez le tiers de vos droits d'auteur en province. Comprenez-vous maintenant?

— Mille fois trop! vous écriez-vous. Mais c'est une horreur! c'est un marché de dupe!

— Attendez! car il faut voir la question sous toutes ses faces. S'il y a avantage pour le libraire, et avantage énorme, peut-être aussi n'y a-t-il pas dommage complet pour l'homme de lettres, et voici comment. Vous comprenez que M. Barba, acquéreur d'une pièce nouvelle aux conditions que je viens de vous décrire, se hâte d'en adresser des exemplaires aux directeurs de tous les théâtres de France, avec une recommandation de sa propre main! Et vous sentez ce que ce doit être qu'une recommandation de M. Barba! Aussi un mois après, le nouveau chef-d'œuvre est-il à l'étude au Nord et au Midi; on le répète à Marseille et à Cambrai; on le joue partout. M. Barba apporte dans ses intérêts dramatiques toute son activité de commerçant; il expédie les succès, *franc de port*, par toute la France; il fait voyager par le roulage accéléré la tirade et le couplet, le marivaudage et le gros comique, le rire et les sanglots; il ne néglige pas la plus petite bourgade, pourvu qu'elle ait un théâtre. La

France ne sait vraiment pas tout ce qu'elle a d'obligations à M. Barba, ce grand pourvoyeur de ses plaisirs. Il résulte de cette sollicitude de l'infatigable éditeur, que si les droits de l'auteur sont diminués, ils sont plus fréquents; que s'il touche moins dans chaque ville, il touche dans presque toutes: cela se compense. Je ne parle pas de l'avantage d'être représenté dans tous nos départements, d'être adulé, prôné, encensé, dans les circulaires de M. Barba, et au bas de ses factures: au temps où nous sommes on tient si peu à la gloire! Qu'il me suffise de vous avoir prouvé qu'entre M. Barba et les auteurs qui traitent avec lui, les profits se balancent.

— Oui; mais je vois aussi qu'au bout de six mois, M. Barba, rentré dans ses déboursés, s'est créé un revenu durable et certain; que la somme qu'il offre n'est pas en rapport avec les bénéfices qu'il en retire, et que, moyennant ce genre de spéculation, c'est une véritable dîme qu'il prélève sur les travaux de nos auteurs dramatiques, sur les veilles de nos écrivains.

— Permis à vous de le dire; mais M. Barba n'impose à personne ses conditions; libre à tout le monde de les rejeter: il ne fait point signer ses traités au coin d'un bois, et le pistolet à la main; cela s'opère à l'amiable, et de gré à gré. Si nos auteurs veulent l'enrichir, qu'y trouvez-vous à redire? Et puis vous ne songez qu'aux béné-

fices; il faut aussi songer aux pertes, aux non-valeurs, aux chutes de province, aux banqueroutes!

— Laissez-moi donc tranquille! Voyez donc seulement cet air de jubilation! voyez la rotondité de ce sac d'écus; voyez ce sourire qui annonce l'abondance de la récolte et la douce prévision de l'avenir! Je vous dis que M. Barba mourra millionnaire, et dans l'impénitence finale.

— Dieu vous entende! dirait-il, s'il connaissait le vœu que vous formez.

Quel intéressant tableau statistique ferait M. Charles Dupin avec les chiffres de MM. Jules Michel et Guyot! On a déjà remarqué que la somme dépensée annuellement par la population de Paris pour les spectacles a toujours peu varié depuis trente ans, quel que fût le nombre des théâtres; d'où il faut conclure qu'un théâtre nouveau ne peut se soutenir que par les pertes d'un théâtre plus ancien. Il serait curieux de constater aussi la répartition de la somme annuelle des recettes entre les différents genres de littérature dramatique; mais il est inutile de dire que la plus forte partie de ces recettes est absorbée aujourd'hui par les théâtres qui jouent le vaudeville et par l'Académie royale de musique, arrivée de nos jours à un degré de prospérité sans exemple.

Quant à la tragédie, la haute comédie, le

drame de passion large et d'analyse puissante du cœur, le théâtre enfin dans sa noble et grande acception; hélas! ce bel art se meurt. Le *romantisme* actuel n'a été encore qu'une réaction du laid contre le beau; et il faut le dire, la réaction a été complète, cruelle, impitoyable. Que de prétendus novateurs, esprits forts et originaux, à ce qu'on pense, ne se croient tels et ne passent pour tels que parce qu'ils acceptent sans choix et sans triage, et mettent en œuvre des pensées que d'autres, esprits faibles et impuissants, à ce qu'ils prétendent, rejetteraient comme usées, comme rebattues, comme indignes d'eux-mêmes et du public! La hardiesse de tout exprimer n'est pas le génie créateur; savoir choisir, voilà le secret du talent: mais l'audace de tout dire fait toujours supposer une grande imagination chez l'homme qui a la pauvreté de tout penser.

Qu'arrive-t-il? De même que le progrès politique succombe sous les entraves oppressives du pouvoir et sous les imprudents excès de la licence; de même le progrès littéraire expire sous les préjugés de la vieille école et les saturnales de la nouvelle. Les émeutes dans l'art font le même tort que les émeutes en politique: elles arrêtent et tuent le progrès. C'est le drapeau rouge qui d'une solennité patriotique fait

naître une bagarre de carrefour, puis un coup d'état. Les tentatives insensées en matière d'art finissent, d'une part, par émousser tellement le goût du public, qu'elles le rendent insensible aux progrès avoués par l'esprit et la raison, et de l'autre, exploitées et mises à profit par les esprits stationnaires, elles servent de merveilleux arguments contre le mouvement des idées et les modifications nécessaires de l'art.

LÉON HALEVY.



LA LIBRAIRIE A PARIS.



Pour les esprits curieux de toutes les faces d'une chose, Paris n'est pas seulement dans les existences qui s'agitent à sa surface, et qui les premières, appellent la plume, le crayon et le pinceau de l'artiste. Après ses théâtres moribonds soumis au régime sur-excitant du moyen âge, où les médecins astrologues mêlaient toujours un peu de sang et de fiel à leurs noirs médica-